

Compte-rendu de la conférence

« Les effets de la crise sanitaire sur le très jeune enfant »

Adèle ASSOUS, docteur en psychopathologie et en psychanalyse



Il est très audacieux de s'interroger sur le vécu des enfants dans cette période mondiale absolument inédite où l'on est pris dans un mouvement d'inertie de ne pas penser ce que l'on ne peut pas modifier. On pourrait remettre à plus tard cette discussion mais il est essentiel qu'elle se passe au moment crucial où les choses se jouent. On ne peut pas être dans une actualité aussi directe à savoir ce second confinement. Il serait intéressant de voir quelle incidence cette expression « second confinement » peut avoir sur les enfants. Toujours est-il que nous ne sommes pas maître des mesures qui sont imposées au niveau sanitaire.

Aujourd'hui et sans doute plus que jamais, la pensée est absolument vitale. Il est essentiel de continuer à réfléchir. Si nous pensons, nous adulte, la situation que nous vivons et que les enfants vivent, nous serons en mesure de les aider à penser à leur tour. Ce qui est crucial, c'est de continuer à réfléchir quand bien même nous n'aurions pas les réponses aux questions parce que l'esprit fait rempart à l'angoisse. Quand on peut réfléchir, on arrive à canaliser notre angoisse et à un moment à l'abaisser. Il ne s'agit pas d'avoir la réponse à tout mais de se donner les conditions pour se poser les questions.

Ce fameux « pourquoi » des enfants nous rappelle que ce n'est pas tant les réponses qu'ils nous demandent quand ils nous posent cette question mais bien l'expression de cette confiance à notre égard pour poser des questions ensemble. Lorsqu'on leur répond que l'on ne sait pas, que l'on n'a pas leur réponse à leur question en « pourquoi », ils ne sont pas pour autant déçus. Ce qui leur fait du bien avant tout c'est que l'on réceptionne leur question. Aujourd'hui, se donner les moyens de réfléchir c'est se donner les moyens de se préparer aux questions que les enfants peuvent se poser et ce quand bien même nous n'aurions pas anticipé sur leur question. Les adultes se posent certaines questions et les enfants s'en posent d'autres. Parfois, on a trop vite fait de plaquer, de transposer nos questionnements d'adulte or le questionnement des enfants est différent. On va essayer de se rassurer, et c'est naturel, en croyant qu'ils ne sont pas angoissés pour ce qui nous angoisse. Pour autant, ne sont-ils pas angoissés du tout, je crois malheureusement que l'on ne peut pas répondre par l'affirmatif.

Mon ressenti est que les enfants seront les grands oubliés de la crise sanitaire et cela me semble être la source de bien des difficultés qu'ils rencontrent : reconnaître qu'ils sont en difficulté c'est déjà les aider. On a trop considéré que les enfants avaient des capacités d'adaptation en considérant qu'ils s'adaptaient or ce n'était pas le cas.

Des étapes successives et imprévisibles

Penser les effets de la crise sanitaire que l'on traverse, c'est différencier les différentes étapes traversées et venir dans une chronologie qui est la suivante :

- le coronavirus arrive de Chine et on découvre le confinement
- le coronavirus arrive en France
- l'annonce de la fermeture des écoles en mars du jeudi pour le vendredi soir
- l'annonce du confinement trois jours plus tard
 - ➔ c'est important que l'annonce du confinement ne soit pas concomitante à la fermeture des écoles
- un confinement qui se prolonge de semaine en semaine avec une nécessité de gérer la situation
- l'annonce d'un déconfinement avec l'annonce de la date du 11 mai (date qui est souvent revenue lors des consultations et qui a générée de l'angoisse chez les enfants)
- un déconfinement avec à l'école un choix inédit de pouvoir y retourner ou pas
- la rentrée de septembre
- depuis quelques jours l'annonce d'un nouveau confinement : un deuxième confinement ce n'est pas comme le premier et ce même si la majorité des règles sont les mêmes. Ce n'est pas le cas à l'école avec l'ouverture des établissements scolaires contrairement au premier confinement. Ce mot confinement les renvoie à une réalité qui n'est pourtant pas la même. Le choix des mots a des effets sur les enfants.

L'énumération de ces différentes étapes que l'on a traversées depuis déjà 8 mois nous rappelle ce que nous avons traversé mais nous fait perdre de vue que chacune des étapes était absolument incertaine voire imprévisible. Il était impossible de se préparer aux étapes avant même qu'elles n'arrivent, de les prévoir, de dire à quel moment cela allait

arriver or il est impossible de se préparer à l'imprévu tout le temps. L'appareil psychique, notre pensée, notre cerveau ne peut pas vivre dans une imprévisibilité constante. On n'a pas les outils psychiques pour cela. On peut être en état d'alerte à un moment donné dans une séquence relativement courte et cet état d'alerte à vocation à nous protéger. Si je suis angoissée, en état d'alerte, je suis plus alerte à ce qui pourrait advenir donc je peux essayer de prévoir l'imprévisible. Mais si cet état a duré trop longtemps, l'état d'alerte ne peut que se relâcher. Cet état d'alerte et d'angoisse dans lequel on se met face à un danger peut surgir et être extrêmement coûteux psychiquement. On s'habitue à tout, ce n'est pas tant qu'on supporte tout mais à la fois on relâche l'état de tension extrême. Il en est de même pour l'enfant. Il peut se mettre en état d'alerte à un moment donné mais il va relâcher. On pense que ce moment de relâchement de l'état de tension précédent correspond à un état de mieux être. C'est très discutable.

Mettre du connu dans l'inconnu

Geneviève Haag parle de la nécessité pour le bébé, pour l'enfant, pour l'adulte d'être dans du connu pour pouvoir accéder à du pas connu. On ne peut pas accéder à tout inconnu sans être rassuré par des éléments connus. On est obligé pour accéder à un état de sécurité interne d'avoir des éléments connus autour de nous, de notre environnement et au plan interne psychique. Cela va peut-être être un outil sur lequel s'appuyer pour rassurer les enfants dont on s'occupe pour essayer de remettre du connu dans une situation inédite.

A l'hôpital Necker, nous avons créé au lendemain du confinement une structure appelée « Ma cabane » qui est une ligne de consultation psychologique en urgence parce que bon nombre de lieux de soins ont fermé le 17 mars. Les suivis ont été arrêtés du jour au lendemain. Tout à coup, les familles se sont vues privées de prises en charge indispensables et il n'y avait absolument plus, à ce moment-là, aucun relai institutionnel pour les pathologies. Pour ces personnes, cela a été absolument dramatique. Cela a également été violent pour des familles qui n'avaient jamais eu besoin jusque-là de consulter. Vers qui se tourner, s'adresser à ce moment-là ? Donc on a trouvé nécessaire qu'il fallait créer un relai et des possibilités de consultation en urgence. Les motifs des appels : des enfants qui refusaient de sortir, des enfants dans l'opposition, en état de crise, des angoisses de séparation très fortes, des troubles psychosomatiques, des troubles du sommeil, de l'endormissement, de réveil nocturne, de terreur nocturne, des troubles de l'alimentation, une dépendance très grande à l'écran, des troubles obsessionnels avec des lavages de mains compulsifs, des tocs de vérification... Très vite, on a constaté que la situation aussi inédite :

- soit elle ne donnait pas lieu à des troubles inédits c'est-à-dire que les symptômes énoncés précédemment sont déjà connus et donc on a retrouvé toute la symptomatologie que l'on peut constater en pédopsychiatrie et en consultation psychologique,
- soit les troubles et leur expression étaient connus chez la personne mais étaient amplifiés.

On aurait pu s'attendre qu'une situation exceptionnelle donne lieu à une réaction exceptionnelle. Cela s'est vu par le passé dans notre Histoire comme l'hystérie. Là, ce n'est pas le cas. On aurait pu s'attendre à une recrudescence des troubles fonctionnels particulièrement. On a pu observer et constater qu'il y avait une amplification de ce qui existait déjà de manière latente. Un enfant timide va se replier sur lui-même très fortement.

Freud décrit un continuum entre le normal et le pathologique. La différence est dans l'intensité de l'expression des symptômes et des comportements. Les changements de comportement, l'amplification va être un indicateur précieux.

L'enfant, le virus et l'école

La fermeture des écoles a été la première mesure au plan national. C'est extrêmement important dans le message qui a été véhiculé à cette occasion. Il ne s'agit pas de remettre en question ce qui a été fait avec la fermeture des écoles mais fermer les écoles en premier envoie le message que les enfants sont présentés à ce moment-là comme porteur sain.

S'ils portent un poids qui est sacrément lourd c'est le risque de transmettre la maladie à ceux qu'on aime, qui plus est sans le savoir. Les enfants ont parfaitement compris qu'ils étaient susceptibles de transmettre la maladie alors même qu'eux n'étaient pas malades. Donc ils n'ont pas eu peur pour eux, en tout cas au moment du confinement. Ils n'ont pas eu peur de tomber malade mais de faire tomber les autres malades. Ainsi, certains enfants et beaucoup d'adolescents n'ont pas mis le pied dehors de tout le confinement. A la question qu'on peut leur poser : « Est-ce que tu as peur du coronavirus ? » la réponse était inlassablement « Non ». Mais par contre un « Oui » lourd d'angoisse à la question : « Est-ce que tu as peur de le transmettre à tes parents ? ».

Cela génère des situations très compliquées et cela confirme que des éléments latents sont éveillés à l'occasion de cette situation tout à fait inédite.

A la réouverture des écoles, on a reparlé de la maladie de Kawasaki, une maladie somatique grave de l'enfant. On a évoqué le nombre croissant d'hospitalisation dans les services de pédiatrie. Tout à coup, l'enfant qui était porteur sain, que l'on avait préservé, était susceptible d'être malade mais en plus gravement malade. Il y a donc eu des enjeux

psychiques extrêmement fort de cette nouvelle corrélation entre l'enfant et la maladie. Cela a généré une angoisse extrêmement forte du côté des parents avec le choix de remettre ou non son enfant à l'école avec une lourde responsabilité et des enjeux économiques. Il a fallu que cette angoisse soit pensée, élaborée, discutée.

La question se pose entre :

- est-ce que je préserve ma situation économique en retournant travailler ?
- est-ce que je préserve la santé de mon enfant.

Quand la question est présentée de cette manière, les parents se trouvent dans une situation insoluble. C'est en discutant avec des personnes qui ont des points de vue différents que l'on peut penser, élaborer autour de cette angoisse. Cela permet de trouver une voie de sortie pour continuer à réfléchir que de proposer de ne pas considérer la date de retour à l'école comme le jour où ils doivent faire leur choix. On peut se donner du temps pour décider, voir au bout de quelques jours la manière dont s'organise le retour à l'école pour décider si l'enfant retourne ou pas à l'école. L'objectif est de sortir de l'immédiateté dans laquelle la situation de crise nous met et remettre du connu dans une situation inconnue. A l'école on retrouve du continuant. La proposition de considérer d'attendre un peu, de décaler par rapport à une réponse immédiate permet déjà de réactiver la pensée et ce quand bien même si cela conduit à un retour à l'école dès le premier jour. C'est une fenêtre psychique, une fenêtre d'évasion quand on peut donner la possibilité d'envisager toutes les solutions, même les plus extrêmes. Cela permet d'arriver peut-être à une solution en redevenant actif là où on se sent passif et là où on a l'impression de tout subir. C'est absolument insupportable pour notre esprit, notre psychisme. Il a besoin d'être dans une position active. C'est traumatique d'être totalement passif et le soin passe par la pensée.

A l'école, la présence des figures de l'attachement

A l'annonce du confinement, c'était jusque-là un mot inconnu pour les enfants, peut-être pas inconnu pour les adultes mais dans ce que ça allait être dans notre quotidien c'était parfaitement inconnu.

On voit des enfants qui sont heureux de ne pas retourner à l'école. Les grandes vacances avant l'heure ! Ils vivent bien cette situation, ils ont un bénéfice secondaire. Cela a pu être valable éventuellement les premiers temps alors que là, on voit l'engouement des enfants à y aller. On a pensé l'école comme une contrainte en considérant que si les enfants n'y allaient pas, ils seraient contents. Et bien non ! Ils sont aussi contents d'y aller et c'est surtout très dur d'en être privé du jour au lendemain.

En étant privé de l'accès à l'école et à l'alerte de nos organisations de confinement, ils ont été privés de figures d'attachement, en référence à la théorie de l'attachement de Bowlby. L'attachement à une figure est vital. On ne peut pas survivre si on ne s'attache pas, on meurt. Donc pendant ce confinement, ils ont été privés de figures d'attachement (grands-parents, nounous, maitresses, ATSEM...) que sont toutes les personnes présentes dans leur quotidien. Or, le développement de l'enfant est jalonné par les ressources à acquérir pour apprendre à se séparer. C'est nécessaire d'apprendre à se séparer temporairement pour grandir, d'apprendre l'autonomie aidée par les parents et d'autres personnes.

Pour les bébés, les premières séparations sont vécues comme des disparitions, ils le vivent mal, il leur faut des temps d'adaptation. Quand maman n'est plus là, maman n'est plus là tout court. Elle disparaît parce que le bébé n'a pas encore la capacité de penser qu'elle est ailleurs, qu'elle existe ailleurs et qu'elle va revenir. Il faut l'éprouver, le vivre. Il faut adapter ces temps de séparation au développement de l'enfant c'est-à-dire qu'on ne peut pas soumettre à un bébé des séparations non préparées et trop longues comme peut le vivre un enfant plus grand. Pour les jeunes enfants les notions de séparation, d'absence, de mort se confondent. C'est extrêmement élaboré de pouvoir faire la différence entre la séparation, l'absence définitive, temporaire, courte, longue et la mort. On le voit bien lorsqu'ils jouent à la mort. Probablement lorsqu'ils mettent en scène la mort c'est peut-être plus proche de quelque chose de l'ordre de la séparation qu'ils essaient d'élaborer que la mort à proprement parlé. Il faut de très grandes ressources psychiques et un stade de développement avancé et atteint pour considérer que l'autre qui n'est pas là, qu'il est ailleurs et surtout qu'il reviendra. C'est quelque chose de très complexe. Dans le jargon, on parle de la **continuité de l'objet**. L'autre ne disparaît pas quand il est absent, il continue d'exister.

Mais qu'en est-il de cet apprentissage face à la séparation, à l'absence ? Qu'en est-il quand les angoisses de mort des parents sont présentes dans ce contexte de crise sanitaire où l'on décompte les morts chaque jour dans les médias ? Qu'est-ce qu'il en est pour eux, là au moment où ils sont en train d'essayer d'élaborer la séparation ? Qu'est-ce que cela vient bousculer, mettre à mal avec tellement de violence ? Qu'est-ce que ça vient dire au sujet de cette élaboration qu'ils sont en train d'avoir de la séparation, qu'on ne se sépare plus en vivant en vase clos tous ensemble à la maison ? Qu'est-ce qu'il en était des apprentissages précédents où on leur disait que c'était important qu'ils aillent à la crèche, à l'école, qu'il était important que papa et maman aillent travailler, qu'on se retrouverait ce soir ? Qu'est-

ce qu'il en est tout à coup ? Quelles contradictions on amène à nos enfants quand on leur dit qu'on ne peut plus se séparer du tout mais qu'on est littéralement séparé de toutes figures d'attachement (toutes les personnes qui prennent soin de l'enfant et qui sont des repères, des phares) ? Il est essentiel de préserver la continuité de l'objet et surtout la continuité psychique. Ça a pu avoir lieu grâce au téléphone, aux visio... Un contact a pu être préservé. On prend de leurs nouvelles, ils vont bien. Avec la visio, les choses ne se passent plus de la même manière. La « deux dimension » ne vaudra jamais l'équivalent de la « trois dimension ». Par exemple, là je n'ai pas la chance de pouvoir vous regarder, de voir la forme de vos expressions, de constater les moments où je suis confuse en voyant votre étonnement sur vos visages pour m'ajuster, expliquer, percevoir qu'il a un intérêt marqué et que ce serait intéressant de développer... tout ce qui constitue l'interaction n'existe pas dans un échange en « deux dimension ». Néanmoins, c'est absolument nécessaire. Cela constitue un outil qui palie à la distance, à la séparation totale. On ne va pas se priver de ces outils. Cela permet de continuer à réfléchir et à penser. C'est indispensable mais qu'en est-il pour nos enfants, de cet échange ? D'ailleurs, on voit que les enfants ne tiennent pas longtemps devant l'écran ou s'ils s'y intéressent, c'est qu'ils ont envie de montrer leur environnement pour le partager.

Daniel Stern nous parle d'**accordage affectif** pour évoquer tout le système relationnel qui permet à l'adulte et à l'enfant d'être en phase sur le plan émotionnel. L'enfant s'ajuste à l'adulte et inversement. L'émotion que ressent un adulte va être perceptible par l'enfant, même l'implicite. Cet accordage affectif dans le sens qu'un lien se tisse, d'une manière d'être ensemble est vraiment précieux. Cela constitue un lien entre le parent, la figure d'attachement et l'enfant qui constitue un canal par lequel va passer ces émotions. Si les parents se trouvent dans un état d'anxiété extrêmement fort, cela va passer par le canal donc cela va avoir des effets sur l'enfant. Maintenant ce canal n'est pas qu'une transposition directe c'est-à-dire qu'un parent angoissé ne donne pas forcément un enfant angoissé mais cela peut donner lieu à un enfant opposant, qui refuse de dormir, de manger... Cela ne va pas s'exprimer précisément de la même manière mais ce sera néanmoins l'effet de ce qu'il en est du côté du parent. Alors il ne s'agit pas de penser que les parents doivent se transformer en robot qui n'ont pas d'émotions négatives pour ne surtout pas les transmettre à leur enfant. Ce n'est pas possible et ce n'est pas souhaitable parce que la vie c'est aussi interagir avec des gens qui ont des émotions négatives, de tristesse. C'est l'occasion d'apprentissages extrêmement puissants pour l'enfant.

Comment communiquer avec l'enfant ?

Comment est-ce qu'il gère quand un parent est triste ? Comment il le vit ? Qu'est-ce que ça change ? Il va en miroir prendre des choses en fonction de ce qu'il est lui-même, de sa personnalité. Il va se réguler par rapport à ce qu'il observe. Les informations reçues au moment du confinement sur la situation du pays et du monde sont extrêmement anxiogènes, angoissantes mais peut-être et surtout l'absence d'informations c'est-à-dire l'inconnu face au virus que l'on ne connaît pas, contre lequel on n'a pas de traitement. L'afflux d'informations est anxiogène, l'absence d'information l'est également. Il est difficile de trouver un juste milieu entre ce que l'on va communiquer à l'enfant et ce dont il vaut mieux le préserver. Il est primordial de partir des mots de l'enfant, de ce qu'il peut dire de la situation pour essayer de voir quelle information on peut lui apporter au regard de ce que lui amène. On part de sa perception de la situation pour éventuellement compléter ce qu'il a déjà ressenti. Ce qui est primordial c'est d'attester le ressenti de l'enfant : « C'est normal que tu sois triste... ». Attester ce qu'il ressent quand bien même on ne peut pas y remédier.

La fonction alpha : on va essayer en tant qu'adulte de filtrer, de prémâcher pour communiquer à l'enfant ce qui nous semble communicable. Il a besoin de notre aide d'adulte pour comprendre le monde qui l'entoure. On a un rôle important à jouer auprès du bébé mais aussi des enfants pour essayer de leur rendre accessible quelque chose qui est extrêmement complexe.

La place des histoires

Il est nécessaire de relancer la pensée, le mouvement psychique. C'est important que cela passe par les histoires, les livres parce que raconter des histoires a une fonction essentielle dans le développement de l'enfant. A cette occasion, il se passe énormément de choses déterminantes pour l'enfant.

Une histoire replace dans une temporalité rassurante parce qu'il y a un début, un milieu avec un conflit et une résolution, une fin. Quand on raconte une histoire, quand cela commence, l'enfant sait aussi que ça va se terminer. Parfois, il a envie que cela continue : il redemande la même histoire, il en demande une autre. On voit bien que ce moment « raconter une histoire » vient remettre un début un milieu et une fin. C'est quelque chose qui peut se passer dans un temps bien délimité.

On travaille du côté de la séparation quand on raconte une histoire parce qu'on est avec les personnages de l'histoire, on peut y réfléchir ensuite psychiquement. Quand on a posé le livre, on travaille la séparation. On travaille aussi

l'attention conjointe c'est-à-dire qu'on travaille ensemble sur un même objet qui est le livre, on apprend à écouter ensemble. Dans le groupe classe, on apprend à faire attention aux autres.

L'histoire permet l'évasion psychique et de redonner une place centrale à la créativité, à l'imagination. Faute de pouvoir se déplacer comme on le voudrait, psychiquement, avec de l'imagination, on peut aller où on veut, même dans des pays imaginaires et redonner une place centrale à l'imagination, à la créativité, à des supers héros, à des personnages...

Une histoire peut reprendre les gestes barrières. On peut utiliser le vecteur du livre pour faire comprendre les nouvelles règles aux enfants. C'est un point important.

L'importance de la pensée

Il est important de mettre à distance notre quotidien dans lequel on est. On le rend malléable, on peut le modifier un peu comme de la pâte à modeler. On voit qu'avec la pensée on peut faire à peu près ce que l'on veut mais pour pouvoir bien penser et faire ce que l'on veut avec la pensée il faut être en forme, aller suffisamment bien et avoir des outils. On le voit bien quand on est déprimé. Il est difficile de penser à quelque chose de joyeux. Via l'histoire, on peut montrer qu'on peut réfléchir. Il y a des personnages qui sont dans des situations en difficulté mais qu'ils vont réussir à s'en sortir. La pensée permet de faire rempart à l'angoisse. C'est toujours plus supportable de savoir que de ne pas savoir, de se représenter que de ne pas se représenter. C'est cela que l'on doit apporter à nos enfants la possibilité de se représenter ce qu'il peut y avoir derrière la porte, cela fait toujours moins peur quand on y a réfléchi, quand on s'y prépare.

Comme le dit Geneviève Haag, il est important qu'il y ait plus de connu que d'inconnu. Les enfants avaient du mal à se représenter l'école telle qu'elle allait être après le 11 mai. Il a fallu leur expliquer que ce serait la même classe, la même maîtresse, leur rappeler tout ce qu'ils connaissaient, qu'ils allaient retrouver et les changements qui allaient avoir lieu dans un espace connu. On a une clé ici pour tenter de les aider. Avec l'imagination, on peut extraire les impossibilités immédiates et concrètes.

Ce qui fait traumatisme c'est la collision entre une angoisse résistante et le réel. On se rend compte que les personnes les plus traumatisées par certaines situations sont celles pour qui la situation difficile fait écho à des traumatismes antérieurs. Si on prend la situation du confinement, ça a été douloureux pour les personnes pour qui la situation de confinement, de privation, de lien essentiel, de vivre en vase clos, faisaient écho à d'autres situations de leur histoire personnelle.

En ce qui concerne la complexité de la vie psychique de l'enfant, il ne faut pas leur enlever l'ambivalence c'est-à-dire la possibilité d'être content et pas content en même temps. Les enfants ont un rapport ambivalent par rapport à l'école. Il ne faut pas leur enlever parce que c'est toute la richesse de leur vie psychique. Parfois on a trop vite fait de penser que c'est tout ou rien. Ex : porter un masque à 6 ans pour aller à l'école, le télétravail pour l'adulte.

Les gestes barrières

Ce terme de « geste barrière » est problématique. Ça résonne comme une barrière que l'on met entre soi et l'autre comme un mur infranchissable en réalisant ces gestes. Or, c'est la manière dont on peut le présenter aux enfants. Ce sont des gestes pour retrouver une liberté, qui existent pour être ensemble sans risque, pour éviter d'être confiné chacun dans sa maison. Ces gestes barrières existent pour être ensemble, pour se retrouver.

Les enfants ont bien compris l'usage de ces gestes mais l'expression « barrière » me semble assez problématique. Les enfants sont habitués à l'arbitraire, aux règles. Pour autant, il serait abusif de considérer que cela ne demande pas un effort et un coût psychique. L'enfant est sans cesse confronté à des interdits, à des limites, à des règles qu'il ne comprend pas forcément. Ceci engendre de la frustration surtout quand le langage vient en limiter la compréhension. C'est en contradiction avec leurs désirs et leurs besoins d'autonomie.

On connaît la difficulté des enfants de deux ans qui sont dans l'opposition parce qu'ils essaient de s'affirmer, d'éprouver leur désir d'autonomie qui n'est pas forcément à la hauteur de ce qu'ils sont capables de faire et notamment au niveau du langage. Il va y avoir un très grand décalage entre ce qu'ils voudraient exprimer et ce qu'ils y parviennent. Pour le langage, les capacités de compréhension de l'enfant et même du bébé sont bien plus grandes que ses capacités de production. L'enfant comprend mieux qu'il ne parle et donc mettre des mots là où il ne peut en mettre c'est déjà extrêmement important. Le langage, l'expression orale est une voie de communication mais pas seulement. La communication passe également par les gestes, un comportement pour se faire comprendre. Le geste appuie et véhicule le message.

Cela renvoie à une question très complexe : le fait que les adultes soient masqués et que l'on prive l'enfant de la moitié du visage pour se comprendre. On voit bien que quand on fait un geste à quel point la compréhension est limitée par

le fait qu'on ne voit que la moitié du visage. Les enfants apprennent à parler en lisant sur les lèvres. Les émotions passent par l'expression du visage. On se rend compte qu'un bébé qui vient de naître, si on lui présente une image « smiley » et un objet rond qui ne représente rien, il va préférer regarder tout de suite le visage « smiley ». Donc il y a tout de suite chez l'être humain une appétence, un intérêt particulier pour le visage. On sait que quand on écoute, on interagit avec quelqu'un, on regarde, il y a sans cesse un aller-retour entre les yeux et la bouche. C'est une espèce de triangle permanent. J'analyse ce que les yeux de mon interlocuteur expriment et j'analyse ce que sa bouche expose. Par exemple, lorsqu'on s'intéresse à la poursuite oculaire chez un enfant autiste quand il interagit avec quelqu'un, on n'a pas ce triangle, il regarde en périphérie. L'absence de la moitié du visage prive l'enfant d'une possibilité de comprendre et donc en miroir d'être compris. Même si on ne peut rien y changer, il faut réfléchir aux effets que ça peut avoir. Ça apportera peu à conséquence pour son développement un enfant qui, à l'école, voit les adultes masqués si à la maison il a de bonnes interactions avec ses parents. Maintenant, dans des situations de précarité à la maison, avec des parents peu disponibles voire maltraitants, on ajoute de la difficulté à la difficulté. Ça ne va pas avoir la même incidence parce qu'il n'y a pas les compensations qui peuvent avoir lieu dans le milieu familial.

Les signes de la souffrance psychique de l'enfant

Ce à quoi il s'agit d'être attentif pour essayer d'appréhender ce que vivent les enfants de leur point de vue (qui peut être tout à fait différent du nôtre), c'est la nécessité d'être attentif. L'école joue un rôle déterminant. Ce sont les signes de la souffrance psychique de l'enfant qui nécessitent une consultation. Cela s'exprime par des mouvements de repli, d'inhibition, de retrait, d'opposition, une intolérance particulière à la frustration, des mises en danger très importantes, les angoisses de séparation, le rapport au jeu de l'enfant (indicateur majeur) ...

Un enfant qui joue est un enfant qui va bien. Mais un enfant qui n'arrive plus à jouer, à s'intéresser aux jeux qui l'entourent, qui a une absence de curiosité, est un enfant qui va extrêmement mal (référence à la théorie de l'attachement de Bowlby). C'est l'intensité par rapport au référentiel de l'enfant qui indique sa souffrance : un enfant qui tout à coup se met encore plus dans le repli, l'inhibition, l'opposition, à une crise de larmes au moment d'une frustration, qui n'est pas consolable... Il faut observer comment cela se passe quand on va auprès de lui, comment il se saisit de ce qu'on lui propose pour aller mieux. Ce sont des signes très importants de la souffrance psychique de l'enfant.

Réponses aux questions du chat

Partir des mots de l'enfant, qu'en est-il de l'enfant qui ne parle pas encore ?

Avant l'acquisition du langage chez l'enfant, ce qui est déterminant c'est de s'adresser à lui, de lui parler, d'essayer de lui expliquer la situation. Au moment où il peut y avoir des frustrations, prendre l'occasion de lui expliquer ce qui est en train de se passer. C'est à la hauteur de ce qu'il ressent.

La question se pose aussi pour les enfants qui n'ont pas une maîtrise de la langue française ?

Il faut continuer de s'adresser à eux en étant rassurant, en mettant très vite en avant des possibilités pour eux de s'exprimer par des pictogrammes pour les émotions. Les dessins, les images sont précieuses.

Après, il y a la contenance physique : prendre dans ses bras un enfant avec des gestes barrières. L'enseignant et l'ATSEM, de par leur présence, deviennent une figure d'attachement, au quotidien, rassurante pour l'enfant qui va apprendre le français mais aussi à être rassuré. Chacun fait en fonction de ses possibilités, en respectant les règles sanitaires.

Le langage est vecteur de communication mais il y a aussi les gestes, le comportement. C'est à l'image d'un bébé qui ne parle pas encore. Quand on s'occupe d'un bébé, on va anticiper sur ses besoins au risque de se tromper. On va penser et verbaliser en supposant de ce qu'il en est de ses besoins mais au risque de se tromper. Mais l'important et c'est ce à quoi l'enfant va être sensible c'est qu'on s'adresse à lui, qu'on lui propose des solutions. C'est déterminant. Ce sur quoi on ne se trompe pas c'est qu'il a fait appel à nous et on accuse réception de cet appel : je vais essayer de comprendre, peut-être que je vais me tromper et j'en suis désolé mais on va essayer de trouver ensemble.

Vous avez parlé de l'adulte comme figure d'attachement, de l'adulte qui doit rassurer les enfants et vous préconisez de mettre du connu dans cette situation qui est inédite. Vers quoi pouvons-nous les raccrocher de connu par rapport à cette situation ?

C'est très important de rappeler que toutes les personnes qui prennent soin de l'enfant sont des figures d'attachement et c'est d'autant plus crucial et important si c'est compliqué à la maison. La précarité matérielle n'est pas la précarité psychique. L'école joue un rôle déterminant.

Le connu c'est déjà le même référent c'est-à-dire l'enseignant, l'ATSEM. Ces interlocuteurs sont des référents et c'est pour cela que le début d'année est difficile. C'est le temps de se familiariser, de connaître les personnes qui travaillent à l'école et que les enfants rencontrent au quotidien. Le moment de séparation va d'autant mieux se jouer que ces personnes deviennent connues, familières. C'est pour cela que l'adaptation organisée en juin de l'année précédente la rentrée est majeure. C'est la notion de référent qui est importante. Dans les crèches, avant il y avait des roulements pour s'occuper des enfants. Maintenant, l'enfant a un référent connu (1 ou 2 personnes). Donc l'enseignant et l'ATSEM sont du connu de par leur présence.

Ensuite le cadre de la classe constitue du connu : les rituels sont majeurs (se dire bonjour, comptines, les histoires...). Puis l'adulte rassurant qui met des mots. D'après la théorie de l'attachement, la sécurité d'attachement, avoir un lien sûr permet de s'éloigner : je peux être autonome, je peux m'éloigner en tant que sujet parce que je sais que je peux revenir. Le lien que les enfants tissent avec les figures d'attachement leur permet d'accéder à l'autonomie, ce qui correspond aux apprentissages. Parce qu'ils sont rassurés avec les figures d'attachement, ils vont pouvoir regarder un livre, explorer des jeux, jouer dans la cour de récréation, pouvoir s'éloigner parce qu'elles sont là, parce qu'ils peuvent se référer à elles en cas de problème.

Sur les gestes barrières, vous avez évoqué le côté impropre du terme qui pourrait être perçu comme une barrière qui sépare moi de l'autre alors que c'est plutôt une manière de vivre ensemble sans risque. Quels conseils est-ce que vous donneriez aux professeurs des écoles et aux ATSEM qui sont confrontés à des parents qui refusent d'appliquer les gestes barrières aussi bien pour eux-mêmes que pour leurs enfants ? Comment ne pas mettre l'enfant dans un conflit de loyauté entre ce que papa et maman pensent et disent et ce que l'école dit à son tour ?

C'est une question cruciale. C'est comment faire adopter des règles qui ne sont pas validées par les parents. On reprend l'idée de mettre du connu dans ce qui est inédit. C'est comme lorsqu'on met en place des règles de vie, d'apprendre. Il faut revenir aux règles de l'école : il y a des choses que l'on fait à l'école et ce que tu fais à la maison. La maison, c'est le domaine de papa et de maman. Les règles de l'école sont celles-ci. On peut les apprendre, on t'explique pourquoi c'est important de se laver les mains, les virus ne sont pas qu'à l'école, le port du masque est obligatoire, ça vous protège, ça me protège ... Il faut se dégager de ce conflit de loyauté dans lequel on pourra mettre l'enfant en rappelant qu'au fond, ce sont les règles de l'école, qu'elles s'appliquent parce qu'on est à l'école et que papa et maman décident de ce qu'il en est à la maison. C'est là que c'est compliqué parce que les gestes barrières non appliqués à la maison et à l'extérieur ont des répercussions parce qu'ils peuvent être vecteur du virus. En venant à l'école, ils mettent en danger les autres. Le non-respect en dehors de l'école a des incidences sur l'école contrairement à l'apprentissage scolaire.

Maintenant est-ce qu'on peut réussir à faire passer les gestes barrières pour les adultes en passant par l'enfant ? C'est peine perdue et ça risque effectivement de dégrader le lien avec l'adulte à l'école parce que dans ce rapport de force et de loyauté c'est intenable. Peut-être resignifier à quel point les règles de l'école s'appliquent à l'école et expliquer quels sont les intérêts de ces gestes et pourquoi ils sont utiles à l'extérieur.

Concernant les émotions et l'expression des angoisses, qu'en bien même les adultes qu'ils soient parents ou pas, professionnels de l'enfance, font tout pour préserver les enfants, on a bien compris que ces émotions transparaissent et que les enfants les percevaient. Comment gérer ce trop plein d'angoisse que l'enfant perçoit lorsqu'elle émane de parents qui sont particulièrement protecteurs et qui ne parviennent pas à préserver leur enfant de tout ce qui fait leur angoisse ?

C'est délicat parce qu'il y a dans ce lien parent-enfant une perception des angoisses. Même dans ce besoin de protection, le geste de protection véhicule de l'angoisse en lui-même. Je me protège d'un danger donc si je le surprotège c'est qu'il y a un danger. C'est tout le dosage très compliqué entre la protection et ce que véhicule la protection. De toute manière, c'est inhérent à toute protection le fait de signifier le danger au moment même où on essaie d'en protéger l'enfant.

Que se passe-t-il quand cela prend des proportions trop importantes, que l'angoisse du parent est si forte qu'elle déborde sur l'enfant ? Qu'est-ce qu'on fait et comment aider les enfants ? Le temps de l'école aide particulièrement l'enfant en étant avec des adultes qui fonctionnent autrement, qui ne sont pas dans cette surprotection, qui ne sont pas angoissés. Tous ceux qui prennent soin de l'enfant sont sûrs. L'école est un moment de soupape où il voit d'autres adultes qui réagissent autrement. On ne va pas pouvoir désangoisser les parents pour désangoisser les enfants. L'enfant n'est que le relai, le porte-parole de l'angoisse des parents. Dans les échanges avec les parents il faut tenter de les rassurer sur le fait que l'enfant est en sécurité à l'école.

Un témoignage d'un professeur des écoles : « On a pu voir au retour des vacances des parents qui ne peuvent pas entrer dans l'école or la séparation s'est très bien passée. Nous sommes effectivement un bon repère sécurisant pour les enfants, nous en avons été très étonnés... et soulagés. »

C'est l'expression de tout ce que vous avez fait antérieurement, vous êtes une figure d'attachement rassurante. C'est plus délicat pour les enfants qui découvrent l'école dans ce contexte-là.

Dans l'hypothèse d'un confinement ou d'une fermeture de classe, qu'est-ce que vous préconisez en matière de relations interactives entre les professionnels et les enfants qui resteront à la maison ?

Ce qui est déterminant c'est de penser la continuité psychique par le symbolique :

- une carte postale adressée à l'enfant envoyée au domicile, transmettre quelque chose qui va à l'encontre de cette rupture qui survient du jour au lendemain, qui n'a pas été prévue et préparée. C'est essentiel de montrer à l'enfant que l'on continue d'exister alors même qu'on ne peut plus le voir. Les enfants sont extrêmement sensibles aux signes, au fait que l'enseignant et l'ATSEM pensent à eux alors même qu'il ne peut plus retourner à l'école.
- apporter du contenu pédagogique, proposer des activités qui peuvent être faites à la maison.
- transmettre un dessin pour les parents qui ne pourraient pas leur lire en français
- transmettre des histoires déjà racontées en classe enregistrées. Il est peut-être important d'identifier dès maintenant une histoire. Je crois beaucoup à la force de la voix qui canalise bien mieux l'attention que l'image (les recherches en compréhension mettent en avant l'importance d'entendre avant de voir les illustrations)
- la classe virtuelle est possible même si ça peut être compliqué
- avoir un rendez-vous régulier pour les familles qui en aurait la possibilité est aussi bien
- demander une contribution pour être ensemble autrement en faisant un dessin et qui donnerait lieu à un journal, même si celui-ci est rassemblé à l'issue du confinement. Il y a quelque chose qui fait trace. Au moment où ça se joue, on garde une trace de l'éprouvé de l'enfant.

Retour sur le chat :

- *des messages vocaux à l'attention des enfants comme faire l'appel de tous les enfants, poursuivre les rituels du regroupement en classe → c'est important pour les enfants d'entendre leur nom de la voix de l'enseignant*
- *demandeur par mail ou par téléphone des nouvelles de l'enfant aux parents*
- *un cahier de vie virtuel qui serait partagé avec des photos des autres camarades de classe dans des activités du quotidien (cuisine, jeux, lecture d'une histoire avec un parent...)*
- *dans le cadre d'une classe virtuelle : chants, comptines, théâtre d'ombre*
- *faire apparaître la mascotte et tous les repères connus à rejouer*
- *proposer des podcasts à écouter*
- *créer un blog mais cet aspect-là est toujours soumis à la fracture numérique qui peut empêcher des parents d'être en lien avec l'école*

Références bibliographiques :

- *Benoît de Saint Chammas et Emmanuelle de Saint Chammas, L'inconnu du Louvre, Contes des six trésors, 2008*
- *Jeanne Siaud-Facchin et Sophie Carquain, Coronavirus, quel minus ! 10 histoires pour les enfants - Décryptage et conseils pour les parents, Editions Leduc, 2020*

Est-ce qu'il est possible d'accueillir un enfant de deux ans sans adaptation, sans l'entrée des parents dans l'école, compte tenu que le protocole sanitaire et le plan Vigipirate actuel ?

Il faudrait qu'un espace dehors-dedans soit mis en place pour instaurer un rituel. Ce qui est important dans les phases d'adaptation c'est que l'enfant puisse percevoir que le parent est sûr dans ce passage de relai. C'est un lieu où le parent donne l'aval, transfère la confiance et où l'enfant perçoit que le parent a confiance en l'adulte à qui il le confie. Cela passe par un temps pour les plus petits où on est ensemble physiquement. Il est nécessaire de faire un temps symbolique : parent-enfant-personnel de l'école. Il n'est pas nécessaire que ce soit tous les jours pour tous les enfants. On peut aussi penser à un cahier, un album avec des photos de la classe, des personnels de l'école qui va à la maison. Ainsi le parent peut regarder avec son enfant. Il faut que le lieu soit partagé symboliquement. Il faut pouvoir montrer au parent comment c'est à l'intérieur, pour qu'il puisse valider et qu'il ait une connaissance, une représentation commune de cet intérieur.

La visite des lieux en amont est essentielle pour que le parent puisse valider le lieu. Il est important qu'il y ait un temps de partage dans ce lieu.

Nous avons à la fois une crise sanitaire et une crise sécuritaire. Comment des enfants de 2 ans peuvent comprendre ces attentats puisqu'ils les voient aussi en boucle à la télévision ? Est-ce que nous avons un rôle à jouer ? Quel est-il ? L'idée étant de rassurer.

C'est une violence inouïe puisqu'un enseignant a été tué. Il y a la possibilité de se mettre une protection psychiquement. Ce n'est pas sans effet pour un enfant de deux ans. Tout dépend du comment c'est perçu par les parents. Qu'en disent-ils ? Ce n'est pas la même chose si c'est la télé qui tourne en boucle et on n'en dit jamais rien ou si ce sont les parents qui vont en parler avec l'enfant. Mettre des mots est important mais je ne crois pas que l'on puisse expliquer cela à un enfant de deux ans. C'est difficilement accessible pour lui. La réponse ne peut qu'être individuelle, encore faudrait-il qu'ils s'expriment. Les réponses seraient à trouver dans la littérature des traumatismes de guerre et de maltraitance précoce. Être soumis à des images chocs est une forme de maltraitance.